



Cabaret, une huile sur toile impressionnante d'Hugo Scheiber, 1925.

# Une utopie européenne

## ARTS

L'exposition *L'Avant-garde hongroise à la galerie Der Sturm, 1913-1932*, à Paris, émerveille autant qu'elle renseigne sur l'émergence d'un tel mouvement.

≡  
**Christophe Kantcheff**

**L'Avant-garde hongroise à la galerie Der Sturm, 1913-1932**, jusqu'au 12 mai, galerie Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, et galerie Alain Le Gaillard, 10, rue Mazarine, 75006 Paris, 01 43 26 25 35. Catalogue avec des textes de Krisztina Passuth et Maria Tyl.

ici, sur un fond beige clair, une forme ténue et abstraite : deux bâtonnets de couleurs liquides se croisent sur un cercle apparaissant en transparence. Seul élément supplémentaire : un trait d'encre qui, en bas, traverse le tableau. Celui-ci, sans titre et daté de 1923, est signé László Moholy-Nagy. Son effet est hypnotique : comment, à partir d'une si grande économie de moyens, faire éprouver tant de profondeur ? Là, une masse de couleurs où se mêlent le brun, le vert, le gris et le noir. Des tables, des chaises, des verres, des bouteilles et des silhouettes, traités à la manière cubiste, des visages aussi, aux traits abrupts. C'est *Restaurant Hubin*, une œuvre de 1912 signée Alfréd Réth. Là encore, *La Visite des bergers* est un tableau

de Béla Kádár réalisé en 1926. Les couleurs y sont fraîches et lumineuses, la scène de la Bible primitive et joyeuse. On y trouve des échos de la fantaisie naïve de Chagall. Il y a aussi les compositions impressionnantes d'Hugo Scheiber. Comme *Cabaret*, de 1925, avec ces grappes de public tournées vers un danseur en habit d'Arlequin, dont seules les jambes forment un angle, répondant à celui d'une table de convives, dans un univers d'arrondis et de mouvements.

Ces tableaux d'artistes hongrois sont parmi les plus marquants de l'exposition qui se déroule actuellement dans deux lieux parisiens situés à quelques encablures l'un de l'autre : les galeries Le Minotaure et Alain Le Gaillard. Alors que le Centre

Pompidou donne à voir l'œuvre de trois représentants de l'avant-garde russe (1) entre 1918 et 1922, dont deux grandes stars, Chagall et Malévitch, accompagnés de Lissitzky, leurs « homologues » hongrois, de moins grande notoriété en France, s'offrent également à nos regards. C'est un émerveillement.

Titre exact de l'exposition : *L'Avant-garde hongroise à la galerie Der Sturm, 1913-1932*. En plus de montrer plusieurs œuvres des peintres déjà cités, et celles de confrères également talentueux, László Péri, János Mattis Teutsch, Sándor Bortnyik ou Lajos Kassák, l'exposition et son précieux catalogue donnent aussi à comprendre comment se cristallise un mouvement d'avant-garde au début du XX<sup>e</sup> siècle.

L'action se passe non pas à Budapest mais à Berlin. En 1910, y est fondée une revue, *Der Sturm* (« La Tempête »), dont la galerie du même nom, ouverte deux ans plus tard, sera le prolongement. *Der Sturm* devient très rapidement l'un des creusets les plus actifs de l'avant-garde artistique européenne. Sa tête pensante en est le rédacteur en chef : Herwarth Walden. Un homme indépendant, entreprenant, d'abord littéraire puis tourné vers les arts plastiques, curieux de tous les mouvements novateurs, aux idées politiques et sociales marquées, au point de s'exiler, avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, en Union soviétique, où il trouve la mort en 1941.

Après s'être situé dans la proximité d'Oskar Kokoschka puis avoir promu le futurisme, Walden se rapproche des Français et expose Robert Delaunay et son orphisme, branche du cubisme. *Der Sturm* ne se placera jamais sous l'obédience d'un seul mouvement artistique. La revue et la galerie constituent davantage un carrefour et fonctionnent comme

une extraordinaire caisse de résonance, grâce au réseau européen établi par Walden. Dans un même élan, les avant-gardes s'internationalisent en ces années d'avant-guerre, le centre de gravité ayant tendance à se déplacer de Paris vers l'Allemagne.

L'introduction des artistes hongrois dans *Der Sturm* se fait paradoxalement avec Alfréd Réth, qui vit en France et est beaucoup plus imprégné par le contexte esthétique de ce pays : Réth est un cubiste, inspiré par l'œuvre de Cézanne. *Restaurant Hubin* en témoigne, mais aussi, par exemple, *Chevaux et personnages* (1908). Puis, pendant la guerre, Walden se rapproche de Lajos Kassák, qui, à Budapest, dirige la revue *MA* (« *Aujourd'hui* ») et est lui-même artiste. C'est par le biais de cette revue qu'Herwarth Walden découvre nombre des créateurs hongrois qu'il expose à partir de 1920.

Le premier d'entre eux est János Mattis Teutsch. L'exposition parisienne nous présente quelques-unes de ses gravures, technique qu'il affectionnait, parues dans *Der Sturm* en 1917 et 1918. Teutsch est un adepte de l'expressionnisme, mouvement auquel se rattachent également Béla Kádár et Hugo Scheiber, mais plus tardivement, dans les années 1920.

Kádár et Scheiber, dont les œuvres empruntent aussi au futurisme, loin de la géométrie abstraite d'un Moholy-Nagy, voire de l'austérité d'un Réth, éblouissent l'exposition parisienne par leur vitalité. « *Bien qu'ils ne vivent pas à Berlin, leurs tableaux figuratifs illustrent mieux que tous les autres la vie fébrile et pourtant divertissante de la capitale allemande* », écrit Krisztina Passuth dans le catalogue. Paul Arma, un ami compositeur de Scheiber, décrit celui-ci comme « *à peu près autodidacte, presque analphabète, [...] une sorte de génie primitif, une force de la nature [...], un virtuose tout d'instinct* ».

L'exposition des galeries Le Minotaure et Alain Le Gaillard condense, en une cinquantaine de tableaux, un moment de l'histoire de l'art hongrois où les artistes ont avancé dans l'inconnu sans rien oublier du passé. Parmi ceux-ci, László Moholy-Nagy et László Péri ont cherché des formes révolutionnaires, proches du constructivisme russe, dont la force esthétique aurait un impact politique de même ampleur. Aujourd'hui, cette utopie avant-gardiste est réduite à peu de chagrin. Une telle exposition, si stimulante, en distille la nostalgie. ●

== Jean-Claude Renard

« **Quand l'histoire fait date** », Patrick Boucheron, en replay sur Arte.tv.fr, jusqu'au 5 juin, et disponible en un coffret DVD chez Arte éditions.

(1) Chagall, Lissitzky, Malévitch. L'avant-garde russe à Vitebsk (1918-1922), jusqu'au 16 juillet, Centre Pompidou, Paris.

# La cueillette des dates

TÉLÉVISION

Dans une série documentaire, Patrick Boucheron revisite 2 000 ans d'histoire en dix épisodes clés.

**A**n 79 après Jésus-Christ. Pompéi est enseveli par une éruption du Vésuve. La cité va rester à l'abri du regard des hommes pendant mille six cents ans. Jusqu'en 1748, quand on vient y chercher des sculptures pour décorer le palais du roi de Naples. Se développe alors un imaginaire du monde romain, bercé par l'émotion.

Au XX<sup>e</sup> siècle, c'est au grand public, nourri de littérature et d'images idéalisées, de se passionner pour ces vestiges. Et c'est à partir de cet univers de cartes postales que Patrick Boucheron, médiéviste et professeur au Collège de France, démonte l'histoire pour sortir des représentations figées. Foin de ville romaine, pour commencer, puisque la cité est d'abord peuplée par des montagnards venus des Abruzzes, qui ne parlent pas même latin.

Boucheron se plonge ainsi dans les singularités de Pompéi, cité en crise politique et économique, souffrant des stigmates de tremblements de terre successifs, jusqu'à ce jour de 79 rapporté par Pline le Jeune à Tacite. « *Le but de l'historien, observe Boucheron, s'appuyant plutôt sur l'archéologie que sur les textes, est toujours d'accéder à un passé disparu. Rendre la cité antique à son contexte politique, à sa dynamique historique, voilà le travail de l'historien, qui doit restituer l'épaisseur du temps.* »

Loin d'un récit de la vie quotidienne folklorisée, mais révélant l'ordinaire des jours par l'extraordinaire d'un seul jour, cette restitution de Pompéi fait partie d'une série documentaire « *Quand l'histoire fait date* », trempée de pédagogie, écrite et présentée par Patrick Boucheron, nourrie d'archives, de frises chronologiques, de photographies, de représentations picturales et d'entretiens avec des spécialistes, renouant presque, formellement, avec la passionnante série « *Palettes* », créée par Alain Jaubert à la fin des années 1980.

Diffusés sur Arte, ce sont dix épisodes clés de l'histoire, de la crucifixion du Christ à la libération de Nelson Mandela en passant par la peste noire de 1347, le sac d'Angkor et le serment du Jeu de Paume. Croisant intelligemment et savamment plusieurs temporalités et, au besoin, tous les continents, avec un art certain de la narration, les techniques ludiques d'animation et la rigueur scientifique, interpellé par les énigmes, Patrick Boucheron traque ainsi les indices et les traces, tout ce qui, selon son expression, « *résiste à l'usure du temps* », saisissant avec jubilation, et dans un même élan, histoire et mémoire. Sans s'épargner, dans ses déconstructions, une réflexion critique sur la manière d'écrire l'histoire. ●



LES FILMS D'ICI

## DISPARITIONS

Miloš Forman

À l'instar de certains de ses prédécesseurs, tel Fritz Lang, Miloš Forman, disparu le 13 avril à 86 ans, a réalisé des films aussi marquants dans son pays d'origine, la Tchécoslovaquie, que dans son pays d'adoption, les États-Unis, où ce fils de résistant juif tué par les nazis en 1943 a émigré en 1968, après l'invasion de Prague par les chars soviétiques et l'interdiction de ses films. Dans sa période tchèque, avec *L'As de pique* (1963) et *Les Amours d'une blonde* (1965), il incarne un cinéma nouveau et les espoirs de la jeunesse. Aux États-Unis, sans toujours rencontrer le succès, il donne à voir la condition de ceux qu'on tient dans la marginalité – les fous, avec *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (1975) – ou montre des personnages dont l'« anomalie » dérange les sociétés où ils ont vécu – *Amadeus* (1984), *Larry Flynt* (1996) ou *Man on the Moon* (1999). Forman, qui savait de quoi il parlait, disait : « *Je me moque de la politique. Mais, ce que je sais, c'est que si on veut dire la vérité on est toujours politique, même sans le vouloir.* »

Vittorio Taviani

Paolo est désormais esseulé. Son frère aîné, Vittorio Taviani (né en 1929), est mort ce 15 avril. Opérant tous deux derrière la caméra, les frères Taviani constituent un pan du cinéma italien depuis la fin du néoréalisme. Ils consacrent leur premier long métrage à une figure syndicaliste sicilienne, *Un homme à brûler* (1962). C'est avec *Sous le signe du scorpion* qu'ils connaissent leur premier réel succès, avant de signer un cinéma sociohistorique porté par le monde paysan et mâtiné de poésie, où se distinguent *Saint Michel avait un coq*, *Padre padrone* (Palme d'or à Cannes en 1977), *La Nuit de San Lorenzo* et *Kaos*. *Une affaire personnelle*, en 2017, qui sortira en France le 6 juin, aura été le dernier film de la fratrie.

## POLITIQUE CULTURELLE

Un avenir pour le cinéma La Clef ?

Au cœur de Paris, le cinéma d'art et essai La Clef a fermé ses portes ce 15 avril, à la suite de la décision du propriétaire des lieux, le comité d'entreprise de la Caisse d'épargne d'Île-de-France, de vendre le bâtiment. Licenciés, les quatre salariés permanents, réunis dans le collectif À La Clef et soutenus par le collectif Laissez-nous La Clef, ont lancé une campagne de financement participatif sur le site [www.wejustice.com](http://www.wejustice.com) pour couvrir frais de notaire et d'avocat inhérents à un projet de reprise « *en adéquation avec l'histoire du lieu* ». Soit le maintien d'un cinéma exigeant et une ouverture aux activités culturelles.